

« Richard 3 »

Paul Lefebvre

Number 35 (2), 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre, P. (1985). Review of [« Richard 3 »]. *Jeu*, (35), 148–151.

Texte et mise en scène de Dennis O'Sullivan, d'après *Richard III* de William Shakespeare. Séquences vidéo: Jacques B. Langer et Dennis O'Sullivan. Avec Gilles Amyot, Serge Gagnon, Louise Lantheigne, Dennis O'Sullivan et Diane Ouimet; sur vidéo: Sharlante Larocque (Lady Anne), Bob Olivier (Richard III) et plusieurs autres. Une production du Théâtre Zoopsie présentée dans les rues et au Musée Smash.

la vraie vie est dans la télé

Dennis O'Sullivan et son groupe Zoopsie¹ ont le mérite, en abordant Shakespeare et en portant à la scène la relation qu'ils ont à cet auteur, de poser les questions de front: quel rapport des gens en marge de l'institution théâtrale et de la société (la marginalisation économique, la pauvreté, vous connaissez?) peuvent-ils avoir aux diverses facettes de Shakespeare? Shakespeare-auteur, Shakespeare-texte sacré, Shakespeare-symbole de l'institution culturelle, Shakespeare-joyau de la langue anglaise...

Le spectateur se voyait donner rendez-vous à côté de l'entrée des artistes de la Place des Arts, où une guide lui expliquait avec une gentillesse suspecte que ce lieu s'accordait au *Richard III* de Shakespeare (même si, comme elle le mentionnait, cet auteur n'était pas très présent dans ce haut-lieu de notre activité culturelle), mais pas au *Richard 3* d'O'Sullivan, avant de l'envoyer acheter son billet au Complexe Desjardins.

De là, nous nous embarquions pour un tour de ville en minibus où étaient mêlés, dans les explications de la guide — la même —, Londres sous les Plantagenêt et Montréal sous les Windsor. À

partir d'une analyse des lieux de *Richard III* (la rue, le palais royal, le champ de bataille de Bosworth, la Tour de Londres), on parcourait la ville pour la faire coïncider avec ces lieux d'un autre espace et d'un autre temps: ce n'était pas qu'un parking devenait Bosworth, mais il l'était aussi, comme Parthenais devenait aussi la Tour de Londres. Comme un acteur prête son corps, ses traits au personnage qu'il joue, les bâtisses prêtaient leur masse, leur architecture à d'autres lieux.

Ensuite, par les ruelles et les escaliers de secours, on se retrouvait dans un bazar où l'on pouvait acheter des vêtements, divers objets, même des meubles (dont un vaisselier ayant appartenu, nous assurait-on, à Gilles Maheu) à des prix «défiant toute concurrence». Ce bazar se tenait dans un local très délabré² et c'est là, entre une petite activité commerciale et le flux des vidéos disséminés, que se jouaient, pêle-mêle, des scènes de *Richard III*.

Ce qui fondait ce spectacle était le jeu que l'on retirait de l'établissement et de l'activation de tensions entre des pôles antagonistes: entre le jeu *live* et les vidéos, entre le commerce et le travail artistique (qui se nuisaient l'un l'autre), entre le «consommérisme» opulent du Complexe Desjardins et la pauvreté du bazar, entre la Place des Arts et ce lieu que seule l'utilisation qu'ils en faisaient théâtralisait, entre l'acteur et le(s) personnage(s), entre le fictif et le réel, entre la norme et la marge. Et, beaucoup, entre le théâtral et l'idée qu'on s'en fait; rien ne masque le jeu: tout est laid, dé-

1. Vous croyez que c'est une joyeuse onomatopée qui ne veut rien dire? Allez consulter votre *Robert* et vous apprendrez qu'il s'agit d'une «hallucination visuelle qui consiste en vision d'animaux féroces ou terrifiants».

2. Zoopsie avait déjà utilisé ce lieu — un ancien restaurant chinois —, dont les marques de dégradation parlent très fort, pour son spectacle *\$motte \$mash Green*.



Serge Gagnon et Diane Ouimet, dans le *Richard 3* du Théâtre Zoopsie. Photo: John Wassilco.

penaillé, désorganisé. La seule beauté qu'on se permettait naissait de l'engagement des acteurs dans leur travail.

De ce théâtre du magma, du sordide, jaillissaient pourtant des images saisissantes; ainsi, celle de Richard, littéralement pris au filet, portant autour du cou une guirlande de poupées (on pouvait acheter chacune d'elles) représentant ceux qu'il a éliminés pour accéder au trône. Ou encore, la célèbre scène de la séduction de Lady Anne: sur vidéo, une Lady Anne passionnée joue son rôle derrière une fenêtre alors qu'un Richard effondré et dérisoire, le moniteur vidéo — qu'il ne regarde même pas — entre les bras, répète avec une douleur toute intérieure les mots d'un travail de séduction à l'actualisation devenue impossible. Même si, dans la vidéo, la vitre devant Lady Anne se brise, rien n'y fait. Il y avait aussi, mais sur vidéo, les monologues de Richard joués avec un angoissant dérèglement, par un type laid et mal fringué. Sans parler de tous ces inconnus,

ces passants, abordés dans la rue, qu'on a filmés lisant des extraits de la pièce.³

Alors que de nombreux spectacles théâtraux que nous avons pu voir ces derniers mois à Montréal travaillaient à une intégration de la vidéo au théâtre, la pratique de Zoopsie, quant au rapport entre théâtre et vidéo, serait fondée sur la ségrégation plutôt que sur l'intégration.⁴ Car *Richard 3*, comme avant lui *\$motte*

3. Une observation: la vieille édition bilingue de *Richard III* avec laquelle l'équipe se baladait pour ses tournages improvisés proposait une version française en alexandrins aux décasyllabes iambiques de Shakespeare. Sauf exception, les francophones ne savaient pas lire des alexandrins alors que le décasyllabe iambique fait de toute évidence partie du patrimoine des anglophones qui en trouvaient tout de suite le rythme et la musicalité. Voilà bien la différence entre les catholiques et les protestants! Comme catholiques, les francophones n'ont jamais fait de lecture assidue de la Bible alors que cette habitude fonde la pratique des protestants. Or, la *King James Bible*, la bible usuelle des protestants, traduite lorsque Shakespeare écrivait, est... en décasyllabes iambiques.

4. Dans les spectacles de Zoopsie, la vidéo (le médium) est là pour représenter la télévision (le média).



\$mash Green et après lui *les \$motte*, semble poser comme postulat que la norme n'est pas la présence réelle mais bel et bien ce qui est représenté en vidéo; tant dans la représentation elle-même que dans le discours que portent ces représentations, l'humanité réelle est l'humanité vidéographique. Les artistes, comme leurs personnages, qui ne peuvent y accéder, sont réduits à former une sorte de sous-humanité. Ce que conte *\$motte \$mash Green*, c'est l'histoire d'une famille qui accède enfin à la vie humaine (« J'en ai assez de cette vie de porc! », disait le père pour annoncer sa décision) en se vendant à un poste de télévision. Ainsi, dans *Richard 3*, la vie réelle, dehors, à l'air libre, avec tous ces gens qui font leurs emplettes dans les rues passantes, cette vie appartient à la télévision. Ce que Zoopsie répète avec obstination, c'est l'agonie du théâtre. Zoopsie affirme la marginalité et la pauvreté du théâtre, le montre comme un art qui n'a un sens que pour les marginaux et les pauvres, et souligne que la seule relation que le théâtre peut avoir à l'écran vidéo en est une d'envie.

Malgré tout l'intérêt du projet *Richard 3*, sa réalisation n'était pas sans failles; le jeu n'était pas toujours convaincant et le spectacle, à un moment, s'installait dans un climat qui ne connaissait pas de variations dynamiques. De longs tunnels sécrétaient un ennui certain. Cet ennui vient peut-être du fait que les enjeux dialogiques, dans *Richard 3* (et les autres spectacles de Zoopsie), sont déplacés; ils ne sont pas là où on les attend. Toute tension dramatique interne, entre les personnages, est tôt ou tard révélée comme dérisoire, *insignifiante*, à côté de tensions entre la fiction et les diverses instances de son contexte: il ne se passe rien entre Gloucester et Clarence, cela se passe entre l'humain et le médiatisé, entre le bazar et le Complexe Desjardins,

entre le théâtre de fortune de Zoopsie et la Place des Arts. Le théâtre de Zoopsie est ouvert comme une plaie est ouverte; c'est une pratique qui s'expose comme blessure, avec le désespoir pathétique de ceux qui se croient déjà condamnés.

paul lefebvre